

PLUS ON SAIT LIRE DES YEUX, MIEUX ON ORALISE

Jean FOUCAMBERT

C'est sûrement par malice que Claude DUNETON et Frédéric PAGES ont intitulé "Main basse... sur la voix" le dernier chapitre de leur livre "**à hurler le soir au fond des collèges**" !

Je réagirai seulement à cette dernière partie parce qu'elle me semble injuste et facile et qu'elle aborde, sans l'approfondir, une question importante. Mon intention n'est pas de polémiquer mais de revenir, à l'occasion de ce qu'écrit un auteur que j'estime, sur les rapports de la lecture à voix haute avec la langue orale et écrite.

Pour aller à l'essentiel, DUNETON observe, entre 1959 et 1964, une baisse notable du vocabulaire des élèves de sixième. Il en trouve la raison dans les nouvelles méthodes de lecture que les enseignants ont expérimentées depuis 1950. Mais, contrairement à l'opinion courante, non parce que ces méthodes seraient mauvaises, mais à cause de leur excellence. Ainsi, les enseignants ont cru trop vite que "c'était arrivé", et n'ont pas poursuivi, au delà du nécessaire, l'indispensable travail de lecture à voix haute. Du coup, leurs élèves ont développé une lecture rapide, une lecture de surface qui ne leur permet pas d'entrer dans la langue. D'où la "*chute spectaculaire de leur potentiel langagier*".

Certes, ajoute-t-il, la méthode de $B + A = BA$ était "*éminemment résultante*" et "*donnait un ton gnangnan au lecteur débutant, lequel avait le plus grand mal à passer à la lecture "courante" - lecteur qui, englué dans cette pénible litanie, comprenait mal, ou pas du tout, le sens de ce qu'il "lisait"*". Mais elle avait "*un avantage : elle collait au corps de l'enfant. Elle comportait un élément physique très important, elle mettait en jeu tout l'appareil de phonation, d'audition*"... "*Évidemment, il fallait ensuite un entraînement terrible pour se désengluier, pour passer au message, mais le lecteur conservait ce contact physique, même imperceptible, avec la langue qu'il "lisait"*"... "*Une lecture intérieurement "sonore", où tous les mots comptaient - étaient "joués" par l'instrument phonateur - et par conséquent s'enregistraient. Quand il lisait, par la suite, ce n'était pas seulement le message, l'histoire, qui lui entraient dans la tête - sans qu'on s'en aperçoive, c'était la langue elle-même, avec ses mots, ses rythmes, et finalement sa syntaxe.*"

Les nouvelles méthodes, constate DUNETON, plus intelligentes n'ont jamais compensé cette perte d'ancrage de la langue dans le corps.

Acceptons sans discuter qu'une vague expérimentale en lecture ait envahi le Limousin à partir de 1950 et admettons que la "perte de langue" observée ne puisse s'expliquer par l'élargissement rapide du recrutement des élèves de sixième, pour l'ensemble de la France, entre 1960 et 65...

Je suis en complet accord avec DUNETON lorsqu'il montre que l'école néglige la communication orale, ignore le bonheur d'entendre et de dire, oublie de jouer de la voix, des mots et des sons. Ce rapport froid à la langue multiplie ses effets désastreux.

En effet, si le patrimoine écrit reste, en raison même du cercle restreint de ses lecteurs, marqué par l'élitisme, la communication orale a toujours permis des fonctionnements

esthétiques dont la production est plus largement communautaire et le pouvoir d'exclusion beaucoup moins marqué.

Mais l'effort considérable entrepris actuellement en faveur d'un renouveau de la "littérature orale" n'a pu se développer que sur la reconnaissance de la spécificité de l'oral et de l'écrit et de l'irréductibilité de l'un à l'autre.

Or l'école, obnubilée par l'enjeu de ce qu'elle pense être l'enseignement de la lecture, n'a cessé de confondre oral et écrit, de châtier l'oral pour qu'il ressemble à de l'écrit, de faire oraliser l'écrit pour le comprendre.

DUNETON a largement contribué à la dénonciation des attitudes élitistes de l'école dans son mépris de la culture populaire. Aussi, est-il impossible de le suivre lorsqu'il affirme que la répétition ânonnante des syllabes, mots et phrases proposées par les méthodes de lecture avant 1950 est de nature à donner aux enfants l'amour de leur langue. Si ses yeux tombent sur cet article, qu'il scande, pour sa punition, ne serait-ce que trois fois, ces extraits¹ tirés au hasard de la première méthode que j'ai consultée, en respectant le découpage des syllabes.

Jusqu'où va la nostalgie ? La construction traditionnelle, la cuisine traditionnelle, les danses traditionnelles; pourquoi pas la pédagogie traditionnelle ?

Tout se gâte en effet lorsque l'interviewer, Frédéric PAGES, fait remarquer, de manière ambiguë, que les tendances contemporaines vont encore davantage dans le sens que dénonce DUNETON *"la lecture rapide, depuis quelques années, c'est l'avant-garde de la méthode d'apprentissage de la lecture"...* *"la méthode consiste à élargir le champ visuel sur la ligne et à lire uniquement des yeux, en évitant les redondances et en sautant d'un mot important à un autre, cela afin de mieux comprendre ce qu'on lit"...* *"la lecture doit se détacher complètement de ce qu'on appelle la phonation. Dans cette perspective, toute lecture à voix haute, serait-ce une lecture silencieuse mais à "voix intérieure", est une mauvaise lecture"...*

C'est plus que ne peut en supporter DUNETON. On devine qu'il blêmit quand, d'une voix tremblante, il demande :

- *"Ils sont hostiles à la lecture à voix haute ?"*

- *"Tout à fait, répond le professeur d'école normale. Il faut enseigner à lire avec l'œil, pas avec l'oreille, dès le début, dès le cours préparatoire"...*

C'est la consternation et l'abattement ; ce qui a dû saisir le prophète qui s'est éloigné quelques instants de son peuple et qui apprend qu'en son absence, "on" ne s'est pas bien conduit. DUNETON se lance dans une prédiction apocalyptique pour sauver ce qui peut encore l'être. Ses premiers mots doivent frapper les esprits :

"C'est la fin des haricots"...

On peut pardonner à DUNETON de ne pas résister au plaisir de faire un numéro. Mais est-il excusable - après tout, un livre, c'est sérieux ! - de ne pas s'informer lui-même, de ne pas lire - à haute voix - ce qui est écrit sur ce sujet.

Car la présentation qu'en fait Frédéric PAGES est un peu courte, sinon caricaturale. Nous n'avons jamais pris parti contre la lecture à voix haute mais seulement montré qu'il ne fallait pas la confondre avec la prononciation préalable d'éléments écrits dans le but de les comprendre. *"La lecture n'est jamais aussi parfaitement idéovisuelle, aussi non-orale, aussi*

¹ pi pu po pa pe pé pè pè
mimi. maria, ma mère. une mare. une mine
u ne jo lie ju pe. bé bé ca jo le sa mè re.
mon frè re é cri ra à no tre tan te.
la bel le ca pe ver te d'an toi net te est fai te au cro chet.

silencieuse qu'au cours de la lecture à voix haute"... "c'est une lecture silencieuse qu'on sonorise"... "en aucune manière, la lecture à voix haute ne peut justifier le recours au déchiffrement comme voie d'accès à la lecture"...

Pourquoi cette confusion entre déchiffrement et lecture à voix haute ? Même dans l'hypothèse extrême avec laquelle je suis en complet désaccord et que soutient DUNETON lorsqu'il réduit la langue écrite à *"une chose lyophilisée, desséchée, qui n'existe que quand on l'a ranimée en la parlant"*, le processus de réanimation est postérieur et non préalable à la lecture, et non seulement, ne se confond pas avec le déchiffrement mais le nie.

Où est donc *"cette danse de la bouche"* dont parle DUNETON, *"ce jeu compliqué de plusieurs dizaines de tout petits muscles de la langue, de la gorge, du palais, ce jeu sensuel"* ? Chez celui qui déchiffre, qui ânonne, qui juxtapose les bouts de sons qu'il tâtonne par paquets de 3 ou 4 lettres ? Ou chez celui qui interprète à l'oral le texte qu'il aime, qui en exprime la plus riche sonorité des mots et des tons à partir d'une lecture par larges unités de sens ?

Il n'est pas possible, sauf l'envie d'ouvrir de faux débats - mais alors pourquoi ? - d'entretenir une telle confusion. DUNETON en revient alors à la lecture de certains textes et de la poésie en évoquant ce côté charnel que personne n'a jamais songé à contester, au contraire, mais qui n'a rien à voir avec le déchiffrement comme processus de lecture, n'en déplaise à DUNETON ou au docteur TOMATIS qui rencontre là une caution inespérée...

Avec l'accord de son auteur, je renverrai ceux qui en ont plein la bouche de la *"masturbation buccale"* (l'expression de DUNETON) à la lecture des réactions de Georges JEAN lors de la parution de **La manière d'être lecteur**. Réactions d'un ponté, pas d'un professeur qui parle de poésie. Je ressens, en effet, comme une injustice les reproches qui sont faits d'envisager une lecture technique et utilitaire et d'ignorer ainsi le plaisir du texte, de la langue, de la poésie. Ce plaisir naît d'un ensemble de processus qui exclut totalement la mise en correspondance d'éléments graphiques et sonores avant les hypothèses et ces interprétations du texte. Ne pas faire l'effort de comprendre ce point, c'est porter une lourde responsabilité dans l'exclusion du plus grand nombre des plaisirs de l'écrit. Et bien des propos paraîtront alors démagogiques...

"Votre réflexion apporte une réponse claire et pédagogique à un problème que ni "la tradition" ni la pédagogie "scientifique" (à base, en l'occurrence, de linguistique) n'avait résolu. Et sur ce point de la spécificité de la lecture de l'écrit (excusez la redondance) je suis en plein accord. La linguistique, dans le même temps découvrait le sens (la sémiotique), l'énonciation (Benveniste), l'écrit (Derrida).

On n'a donc plus le droit d'ennuyer les gosses avec le "déchiffrement" et depuis longtemps je pensais que, sur ce plan, les travaux de RICHAUDEAU étaient étrangement mis de côté par les pédagogues et autres psychopédagogues de la lecture et que c'était scandaleux".

"Pour l'enfant (et l'adulte) "l'acte de lecture", s'il est bien dans sa matérialité, ce que vous dites, est globalement beaucoup plus et pour moi il convient - c'est le sens de ma recherche personnelle - d'inclure la lecture comme appréhension du sens de l'écrit (sans vocalisation) dans un projet où l'imaginaire, l'inconscient, le désir d'invention, de métamorphose, en fait d'écriture de soi, jouent un rôle que la tradition pédagogique et culturelle nie le plus souvent. L'école en particulier refuse - c'est un de ses présupposés majeurs - que le corps lise".

"Vous ne traitez pas de la lecture de la poésie. Vous le savez peut-être, la poésie, pour moi, est l'objet d'une triple activité : de création, de lecture théorique, de réflexion pédagogique. Ma certitude, que des travaux récents et que tous les poéticiens confirment, est que, dans ce

cas, la lecture finit (je ne dis pas commence) par se subvocaliser. Ici, la nature sonore de la langue ne s'immerge jamais totalement dans le texte ; on peut le montrer, et même que l'oralisation de tel texte réputé difficile - MALLARMÉ par exemple - est le seul moyen de découvrir ce que le poète du "Coup de dé" appelait précisément la "forme du sens", c'est-à-dire la sursignification. Et je crois que l'on pourrait, dans le prolongement même de vos idées, montrer que "la mise en son" d'un poème est inévitable et qu'elle se fait, sans aucun doute, d'une façon plus pertinente lorsqu'on lit sans vocaliser d'abord. Mais ce serait un très long débat et j'ai un bouquin en route sur ce sujet".

"Enfin, je crois que cette spécificité de l'écrit et que l'idée selon laquelle le déchiffrement est un obstacle devraient contribuer à une revalorisation urgente de l'oralité comme culture et qu'en particulier à l'école, pour l'enfant, les contes doivent retrouver leur fonction et que les histoires racontées devraient se distinguer sur tous les plans des histoires lues. Ce qui m'entraînerait à des réflexions sur le dire, la lecture à haute voix où, partant de vos positions, on pourrait montrer que les maîtres d'école sont souvent de grands muets parce que ce sont de grands aveugles et que leur discours normalise ce "français fictif", ni parlé ni écrit de l'école, déchiffré précisément et qui ne sert à rien".

Georges JEAN

Nous sommes tous conscient de la gravité des enjeux ; nous serons tous comptables de ce que nous aurons fait pendant le temps où nous aurons eu la possibilité d'agir.

Les transformations nécessaires posent à tous des problèmes assez passionnants pour que les énergies ne s'épuisent pas en de faux débats.

Puisse cet article contribuer aux alliances indispensables !

Jean FOUCAMBERT